

18+

Natacha Korneeva

Quatrième dimension

traduit Irina Ivanova

NON-POÉSIE

Natacha Korneeva
Quatrième dimension. Non-poésie

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=71361418

ISBN 9785006494749

Аннотация

Les textes de Natasha Korneeva ont été traduits en français par Irina Ivanova. Il existe un livre audio en deux langues – russe et français – lu par l’auteur et le traducteur.

Содержание

Quatrième dimension	5
Saule	11
Irine Aidarovoy	12
Par écriture	14
Crier seul	15
Premières feuilles	17
J'aime	19
Sans danseurs	21
Parabole des croix	23
Voleuse de rêves	25
En dehors de la fenêtre	27
Coupé du passé	29
Laissera aller la nuit	31
Sourd	33
Papillon	36
Mat avec chevalier	38
À la barrière	40
Cinq murs	42
Autre	44
Pendant que je vis	46
Конец ознакомительного фрагмента.	47

Quatrième dimension

Non-poésie

Natacha Korneeva

Traduction Irina Ivanona

© Natacha Korneeva, 2024

ISBN 978-5-0064-9474-9

Created with Ridero smart publishing system

Quatrième dimension



Natacha Korneeva

Un grand merci pour l'aide et le soutien à Irina Ivanova.

Irina est née et vit à Nizhny Novgorod (anciennement la ville de Gorki). Elle écrit de la poésie et des traductions poétiques, principalement de l'allemand et du français. Introverti. Prononcé Capricorne. Elle profite de la vie sans sentir son âge. Aime la bonne poésie bonne musique, bon vin, bonne nourriture et solitude. Continue à croire aux gens et aux miracles.

Ce nom de collection n'a pas été choisi par hasard. Il y a probablement des tournants pour tout le monde. En tout cas, c'est exactement ce qui m'est arrivé. La nécessité d'écrire des mots dans une colonne, de les faire rimer a progressivement franchi une certaine ligne et ... les rimes sont devenues facultatives. Parfois, ils sont absents du tout, parfois – partiellement.

J'ai lu dans un manuel de poésie intelligent (ridiculement fou, comment pouvez-vous enseigner la poésie?! Vous pouvez enseigner la rime, mais jamais la poésie!), qu'il est impossible, simplement indécent, d'écrire avec ou sans rime. Comme, vous devez soit tout rimer, soit rien.

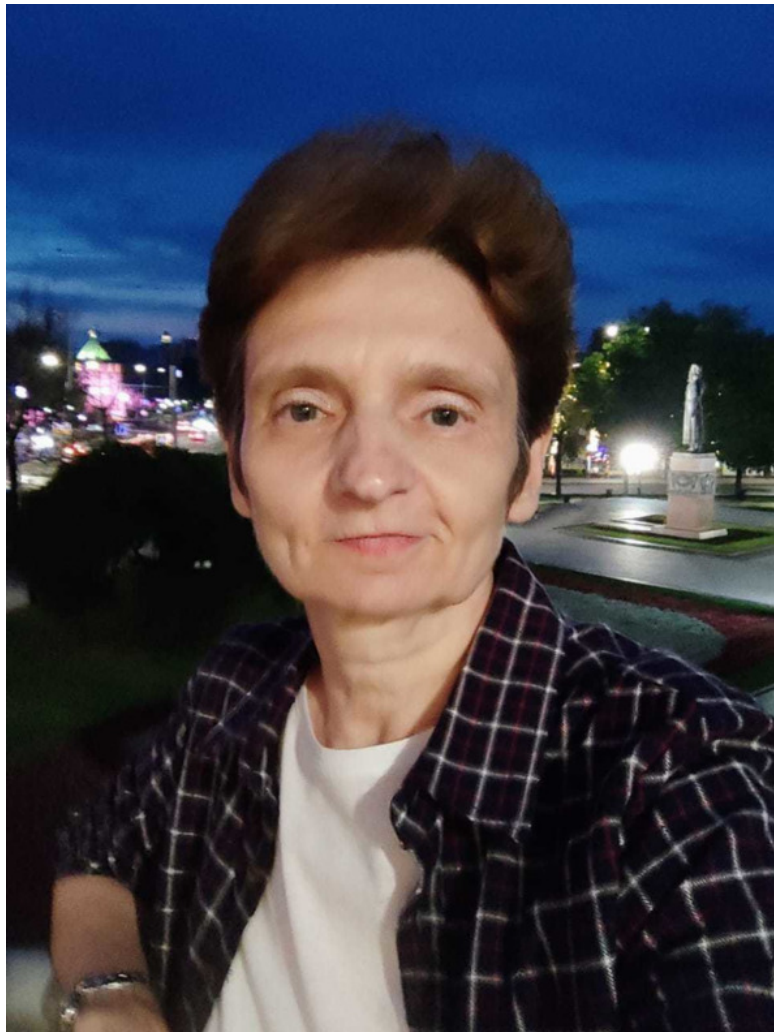
Et pourquoi? Je veux écrire comme j'écris. Et qui interdira? Ils disent, oh, quelle horreur? Oui, ne vous inquiétez pas. Pourquoi toutes ces colonnes et lignes sont-elles écrites du tout ... Oui, pour rien et pour personne. C'est insensé, encore une fois à mon

avis, d'écrire pour quelqu'un ou pour quelque chose. C'est comme respirer pour quelqu'un. Nous ne pouvons pas arrêter de respirer, sinon nous mourrons. Ici aussi pour écrire. Et si vous ne savez pas écrire, alors n'écrivez pas.

Le processus d'écriture en lui-même n'est pas quelque chose que j'aime, il est nécessaire. sinon je vais étouffer. Je suis né comme ça et tu ne peux rien y faire. Essayé plusieurs fois en vain. Ici, je griffonne comme un fou. et ce qui sort là-bas – qui sait.

La quatrième dimension est une chose impossible pour nous. Nous vivons dans un espace tridimensionnel. Eh bien, ou nous pensons que nous vivons. Pour moi, mon écriture est la quatrième dimension. J'ai mon propre site web avec le même nom. Calme, seulement trois personnes. Et il n'y a pas de claquement verbal. Je sors des livres comme des tartes – beaucoup et rapidement. Pourquoi?. Oui, c'est un jeu. Le processus même de création de la couverture, la formation des textes est intéressant. Même quelqu'un les lit (!). En général, je suis critique vis-à-vis de ma « créativité ». Et je ne pense pas non plus que ce soit créatif.

Natacha Korneeva



Irina Ivanova

Je traduis de la poésie depuis trois ans. Je traduis des poèmes en russe principalement de l'allemand et du français. J'ai traduit des classiques de la poésie française tels que Charles Baudelaire, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Théophile Gautier, Guillaume Apollinaire. Lorsqu'il traduit dans sa langue maternelle, le poète-traducteur est toujours obligé de s'écarter d'une manière ou d'une autre de l'original, sinon il est impossible de faire une traduction digne et intéressante.

Avant cela, je n'avais aucune expérience de la traduction vers une langue étrangère. Et bien sûr, il y avait des difficultés, car traduire des textes, où il y a beaucoup d'images et de dispositifs poétiques, n'est pas facile.

La tâche principale était de transmettre le sens principal du poème et son originalité. Par conséquent, peut-être, à certains endroits, la rime n'est pas prononcée ou totalement absente. Mais je pense que ce n'est pas très perceptible, puisque la langue française elle-même est très mélodique et rythmée. De plus, sans maîtriser une langue étrangère, il est impossible de trouver des images et des métaphores correspondant à l'original. Il convient de noter que les poèmes d'un poète tel que Natasha Korneeva se distinguent par leur individualité et leur originalité lumineuses. Ils ont un style d'auteur spécial, en même temps

ils sont très divers tant dans le style de présentation que dans le contenu. C'est de la poésie civile, des paroles de paysage et des poèmes romantiques. La poésie de Natasha Korneeva est loin d'être simple, mais toujours profonde et toujours lumineuse. Par conséquent, lors de la traduction, il était important pour moi de ne pas déformer l'originalité des textes de l'auteur et de transmettre correctement leur sens principal. Faire cela, impliquant un succès à cent pour cent, est tout simplement impossible. J'espère que cinquante pour cent ont réussi.

Irina Ivanova

Saule

a crié cent fois dans le ciel – être l'aube
le nouveau-né a crié – pourquoi ai-je besoin de tout cela
les hiboux ont fermé les yeux – peur de devenir aveugle
les mains des vieilles femmes ont brisé les saules

les seins se sont battus dans les fenêtres —
énorme boule rouge brûlé tout le ciel
il restait encore à vivre cent mètres
jusqu'au bout n'arrivent qu'à peine une étape au moins

la nuit mâchera – le matin nous recrachera de dégoût
le jour se lève – secoue – oui à la décharge ça va aller
s'arracher les ongles jusqu'au soir on pétrit l'argile
nous irions dans les ravins – mais pour le saule désolé.

Irine Aidarovoy

elle avait peur de regarder les étoiles,
était belle (à l'échelle locale),
si correct, sérieux,
agréable en communication, intéressant,

elle a marché – son dos est droit,
regard ouvert, sur les lèvres – un sourire,
elle était mon amie, sachant
que je suis une erreur

nous avons bu du café dans la cuisine étroite
dans mon Khrouchtchev, ils fumaient en silence,
Elle parlait aussi français
et moi en russe untel – pas très,

c'est une Moscovite, à ses yeux – un sourire,
disent-ils, je vis en exil pour une courte période,
et digne époux, elle réussit,
l'exil est une joie pour elle, un châtiment pour moi,

mais un jour, novembre est arrivé,
morne, gris, comme moi – sans visage,
et la neige semble être le moment de se coucher,
Mais des nuages noirs – des diables —

plus près du sol, plus près de moi,
gouttes sur les vitres en un flot continu,
et en sueur à force de respirer
meurtrières en verre,

elle est venue, regard droit, il y a de la pitié là-dedans.
“IL N’EST PLUS”, dit-elle simplement,
soudainement devenu laid et devenu plus fort,
mais est devenu plus petit

n’a pas embrassé, n’a pas regretté,
elle savait se taire, comme il se doit,
n’a pas regardé le ciel étoilé —
peur, apparemment, starfall.

Par écriture

j'ai traversé le ciel
nuages de coups de pied,
dans l'asphalte en plein essor et humide,
sous le bruit de la pluie, une autre vie viendra,
Je pars la nuit – la ville pleure à propos de moi —
commémoration à minuit,
pour ne déranger personne avec une larme,
et seul un oiseau de nuit rapide se souvient
et sait exactement ce que c'est

les siècles se mesurent aux lanternes,
en pentes de lettres, rayures et points
l'amour déguisé en interjections entre
autres passagers en retard au hasard
avec des billets sans heure ni lieu
mais ne vend plus d'huile de poisson
lampadaires près de l'entrée
les mots ne sentent pas la fraîcheur de l'encre,
ne consommez pas de lampes à pétrole
lors de la séparation
avec le dos donner la palme...
et le manuscrit en italique...

Crier seul

l'aube flamboie de feux rouges,
le loquet rouillé offensé a grincé
sur une vieille porte, la lune gémissait,
et renversa la sueur de son front

rosée froide sur ma fenêtre,
la toile frémit sous les eaux du ciel,
fragile-cassant faisait trembler les maison vitres,
de fines veines tombaient dans l'herbe,

et sous le doux pas de la patte le matin
des vents stupides criaient de douleur,
et pieds nus couraient déjà de la maison autour
soleil rouge au nez retroussé en déshabillé,

dispersé mes rêves à l'envers joyusement,
impudent, beau – dans un jeune corps
le sang bout avec les volcans, oh, froid,
les jours s'exhalent parfumées d'herbes

les soirées épicées sont amères de cerisier des oiseaux,
Voici venir la nuit comme une ombre sur les épaules,
se cachant maladroitement dans les bruissantes marches —
déchirer propre

tout ce qui est – brûler
non lu par moi
sur les violettes avec les ormes et le sorbier,
sur les neiges de printemps et sur les pluies d'hiver
(vous ne pouvez pas sauver avec un mensonge – vous tuerez)
ma conversation est folle, je deviens fou,
et je suis toujours debout et crie – seul,

l'aube s'embrasera de feux rouges,
désolé, et il n'y a pas de portes, mais je n'ai pas survécu,

Premières feuilles

mon amour est beau et pur
feuille nouveau-né naïf, nu,
il n'a toujours pas de harnais, pas de fer
pas un fil pour une croix de cuivre,

papillon heureux sous le plafond
monde de l'hémisphère sans nuages
planant au-dessus d'un tas de polymères ennuyeux
une bobine d'or lancée par le destin,

s'efforce, rit et chante
sans paroles, sans notes,
dans la tonalité de la liberté..
quel vol à couper le souffle

alors que personne n'est trahi et vendu,
elle ne sait pas – il y aura un chemin de retour,
n'atteindra que le point culminant,
enfant jeté au ciel
s'excite, respire à peine,
serrant les poings dans l'excitation
et les garde près du cœur de l'oiseau,
n'a pas flotté (peut-être ainsi)
et ne pas se briser en mille morceaux..

J'aime

Je suis sur toi à la tête de la nuit
les cendres brûlent les bougies fondues,
un mouchoir sentant l'encens d'un tiroir
(c'est avec une frange de lignes croisées
à partir de cire de points nus
– comme moi)

Je prends. attacher soigneusement
pour que les cendres ne douchent pas les cheveux,
dans le monde – je suis une fille du passé,
bouleversé par lui-même
avec la renoncule de mauvaise herbe tondué,
ligne sur le bord de deux bandes

tu es ma source de souffle,
tu es une forêt d'argent, dans le vent glacial
rosée gelée comme une cloche qui sonne
et sans mercenaire tombé dans la chaleur,

ma langue est muette, ma main est un fouet faible
– sur les chevaux épuisés au garrot,
survolant toutes les routes du monde
à l'île des navires coulés,
il est là, au fond, au-delà des mers bleues,
derrière l'immense montagne noire,

ronge désespérément les racines
dans l'humus verbal écrit,

Je suis sur toi à la tête de la nuit
les cendres éternelles brûlent impitoyablement,
lignes non écrites par toi
– J'AIME

Sans danseurs

non, s'appuyer sur la main de quelqu'un d'autre
– moi – hors de contrôle —
je me suis en quelque sorte
et je tirerai l'herbe des prés,
et des mots tombés de rosée,

au-dessus d'eux la fiction – nuages et oiseaux,
la lune et les étoiles, la pluie et la neige, c'est tout,
que dans une danse sans danseurs ça va tourner,
viendra me chercher et m'emportera
pour toutes les mers, pour toutes les prairies et les montagnes,
où les rivages ne se voient pas,
où les conversations se noient dans le chant des oiseaux,
et vide pour qu'il n'y ait personne à trahir!

J'écrirai dans le flux et le reflux,
dans les couchers de soleil et les aurores toutes absurdités,
et où il n'est jamais né,
Je serai perdu pendant des centaines de milliers d'années.

non, je n'ai pas du tout besoin de la main de quelqu'un d'autre,
il y a une tête étrange dans la main,
un instant et – jeter indifféremment,
peur de se salir les manches,

dégoûté, comme de la poussière, des paumes
mots et voix, regard engourdi,
par-dessus l'épaule négligent "sur les chevaux"...
et seules les souches volent sous les sabots

Parabole des croix

pa ma terre est sur sept baleines,
sur sept vents pas mon jardin et pas ma maison,
mon unstar est une parabole dans les croix,
traversées de rivière à gué avec un seau vide,

pour me faire passer un beau moment,
ne piquez pas vos pieds sur l'herbe humide,
et de ne pas voir comment la hache va souffler
à une séance mille têtes,

ne regarde pas dans les yeux ceux qui sont séparés de,
ne regarde pas les condamnés dans les yeux,
oh, pourquoi es-tu, stupide chat noir,
tu passes là où c'est barré

moyen peu coûteux, pas un chemin dans la forêt,
et pas un petit infranchissable,
les poussins d'oiseaux congelés transportent —
l'été est tombé neigeux,

et quand vient le tour des poussins,
les oiseaux morts hurleront fort,
tu n'irais nulle part, chat,
tu vois, les ailes brûlent derrière la porte

Voleuse de rêves

Sur les vitres d'une fenêtre brisée
des morceaux de silence solitaire
voleuse de confiance – lune —
vole mes rêves au coin de la rue,

alors il soufflera jusqu'à l'aube du marché,
va tout me vendre sous le plancher
pour une poignée de fausses pièces cassées,
et tout – et non – pas de rêves et pas de lune,

Les nuits d'argent rappelleront
Sur le clocher des petites planètes,
Le bazar est fermé, le centre commercial est vide,
Il n'y a pas de places vacantes dans l'immeuble,

La liberté est en miettes
Sourire fou sur les lèvres de la foule,
Chuchoter sur les courses de cafards
Extraterrestre, inconnu pour moi, rêves,

Chez l'acheteur de sommeil volé
J'achète un saumon à bosse à un pourcentage,
La lune sourit méchamment,
Je me couche sans éteindre la lumière.

Bayan dans une affaire languit sur le placard,
Cousu à la hâte dans un drap blanc
Journal musical et premier “shu-shu”,
Oui, une lettre de recommandation sur le mur
Ombres obliques de l’hier brisé
Dans le cadre du silence solitaire
Voleur de rêves – la lune est condamnée —
Chaque nuit est brûlée

En dehors de la fenêtre

le monde en dehors de la fenêtre piétine par non invité,
il est impossible de se réveiller et ne veut pas,
la cloche est éteinte et les bouchons d'oreille sont insérés-
mais des rythmes si forts et intrusifs
c'est à l'intérieur ce qui semble à peu près
tout va se briser, se déchirer:
et la coque donnée à la charge,
et stupide, mais un beau caillot
qui sait quoi, le germe de la pureté,
Je ferme précipitamment la gueule des oiseaux:
ne chantez pas, oiseaux, je suis en deuil,
ils m'ont apporté les restes de la journée le matin,
Je mettrai la table avec le feuillage d'hier,
nous boirons pour la paix avec toi,
non invité, abandonné, vide,
nous nous taisons, nous nous taisons, nous nous taisons cent
mille fois,
l'ombre de l'aube ramasse la poussière là, dans le coin,
une foule de badauds foulera l'herbe,
n'apportera rien aux vacances,
le drôle de pécheur emportera le pécheur,
vin sec sur la nappe,
et la tête de la mère de Dieu par la fenêtre
battant, ma mère est à côté d'elle me regarde,

me regarde avec reproche,
et je crie, mais il y a un sceau sur mes lèvres,
Je crie pour me taire,
front froid au verre brisé
s'appuyer et pleurer – tout ce que je peux

Coupé du passé

ma ville, coupée du passé,
avec un bâton qui mesure le temps,
tu as regardé par les fenêtres aveugles —
voici les grands arbres

petit, maladroit, usé,
patches et plateaux de perspicacité
dans le sens de la largeur et de la longueur,
étourdi, avec furieusement
essuyer les semelles usées
aux os et à l'odeur de brûlé,
attiré un feu dans les marais,
et la fumée vendue pièces en vilaines,

les feuilles brûlent derrière les portes étrangères,
trop tard pour nous réchauffer les mains sur les cendres,
chanceux – les matchs étaient courts
tous les quatre – ne coûtent pas plus cher,

les nodules sont allés sous la peau
le long des routes que nous avons mélangées,
look -derrière les visages dégoûtants
des bleuets et des clairières avec des fleurs

pour le désir du cimetière – joie,
ne vous réjouissez pas d'un souffle – c'est un péché...
il est temps de supporter les clôtures mondaines
nous-mêmes et lancer en l'air,

allons-nous voler? non. Nous ne ressemblons pas à des
oiseaux

rampé b – oui le ventre était déchiré,
et allons avec toi jusqu'au seuil
et petit à petit – tout à coup la terre sera pelucheuse

Laissera aller la nuit

laissera aller la nuit – les mots finiront,
et la terre sera rayée facilement du ciel
par des rayons agiles,
au-delà des nuages
de la neige fondue de l'année dernière

les rêves non résolus se briseront
dans une foule joyeuse, libre comme les oiseaux,
leurs légers pas en portions —
aux intervalles de la parabole dans la ville —

des autres se lèchent les langues,
les yeux des autres chercheront une tache,
mettre un tampon, accrocher des étiquettes
et pas cher au marché aux puces

au dernier rang, jetés aux crochets,
peut-être que quelqu'un prendra la relève
ne tient pas dans le format de chaîne
pour ainsi
par pitié
gratuit..

presser une chaleur fragile dans la paume

de votre main et regarde dans le poing à travers le trou,
entrera, tremblera comme un papillon,
s'agiter avec une cuillère dans un verre
un huitième d'un huitième
ni musique ni poésie, bien sûr,
Alors les cloches sonnent de rosée le matin
dans le brouillard, frileux secouant son épaule

Sourd

mutilé par le cerisier des oiseaux
dans le bonheur des herbes changé de chaussures
à travers le désert sourd Yerema a marché
encoches sur les souches de la minute
assis et parlé
meuglait dans un espace clos,
et tout ici n'était pas conforme aux règles,
pas selon les lois du christianisme,
personne ne s'est plaint du printemps,
grondé l'été, attendu l'hiver,
pas brûlé par les incendies
érables gris et sorbier
poussière collectée en bord de route
dans les paumes gercées,
et souffla négligemment sur le feu
une bouffée d'haleine d'agonie,
le coucher du soleil
était cuit avec un caillot de sang
le long de la côte de l'abîme bleu,
l'aube est toute boutonnée,
niche dans des orbites vides
les corbeaux sont noirs, bruyants,
les poussins ont été dressés en fronçant les sourcils
et de l'horizon, comme de leur falaise,

jeté, sans donner d'ailes, – imbéciles

dis-moi, Jérémie, où est l'injustice,
quels buts et quelle fin,
où est la ligne entre un bâton et une carotte,
entre l'homme et le bétail
qui devrait s'incliner à la taille,
à qui et la croix – un nœud coulant autour du cou,
les robes ont été cousues à partir du linceul
pour la bacchanale dans la tranchée,
des sourires taillés dans des sourires,
des langues – délices,
boutons correctement cautérisés
mariée en étain froid
à leurs célibataires – déshabillés
en costumes brodés pour la croissance,
ceintures à boucles polies
oui, trente sur le museau,
aux gorges bandées
sur les crêtes en sous-bois
rassemblés à la hâte au coin de la rue
pas franchi,

l'étoile s'est balancée tôt
dans un nuage glacé de brume,
dans un accès d'effort servile
valets de pied ont abattu un bélier
et avalé de la mélasse
bouches muettes ouvertes,

étouffé par la salive, avalé avidement,
ne pas oublier de faire mousser la corde

dans une grange abandonnée, derrière un bosquet
arbres adolescents minces,
les femmes enceintes faisaient la queue
derrière la fumée et derrière une poignée de cendres.

Papillon

en quelque sorte tout est méchant, faux,
de travers, de guingois et obliquement,
rire nerveux et sarcastique
le gel se moque de moi, le printemps est dans la cour —

les mains sur les hanches repose un épicéa important,
et les neiges dernières querelles
essuyé sale April avec un balai,
le soleil se lève plus tôt

eh bien, presque pas de lumière – pas d'aube,
brindille d'herbe verte d'agneau,
nuages brisant les ancres,
se précipitant à travers le bleu vif, haut,

même s'il n'y a pas de vent – calme complet,
mon voisin de l'ivresse sèche
et répare la voiture
vieux, rouillé et sans roues,

soit il l'a bu, soit quelqu'un l'a emporté ...
sourit, exposant ses gencives,
dents, chien de garde souriant,
à l'extérieur de la fenêtre est tellement amusant

même des flaques d'eau, gargouillent en riant,
chercher à fuir pour ceux
qui est pieds nus en toute saison, J'ai toutes les fenêtres en
travers
l'hiver balayé,
seulement séché entre les cadres
papillon, et donc ... je suis seul ...

Mat avec chevalier

la croix sur la fenêtre est une convention entre les mondes:
en un – par la volonté de passions prétentieuses —
médailles suspendues,
et tout est perçu plus net,

sans peau, sans emballage lumineux,
tel qu'il est, avec des vers et de la pourriture,
Et le monde est un autre fer à cheval brillant
tire des sabots et échec et mat avec un chevalier,

il y a des clôtures de fer le long des routes,
des plaques au langage charabia,
mots de serre et tomates,
et là – et là – nous sommes – dans une cage – sous clé,

derrière une fenêtre en treillis de mica
marchent en laisse courte
des chats-humains charmants et aveugles,
chiens-gens en meute, dans une foule
à la lumière du jour, un insecte ordinaire —
dans l'obscurité une luciole brûlante,
ne clignote qu'occasionnellement comme une étoile déchue,
comme un taurillon fumé à la hâte,

maculant le ciel de flaques boueuses
semelles ourlées de l'âme,
sirotent de la chaudière de tasses de fer
bébés vendus en esclavage

ils ont des moustaches et des cheveux gris,
sous les couvertures des sourcils froncés
les yeux se sont figés comme de la gelée de merde
dans l'humble attente des invités,

garçons en argent poli
avec un gant blanc va soigneusement démolir
à de longues tables pour les VIP
et vont lécher les restes de la soupe,

si vous avez de la chance – ils ramèneront les restes à la
maison,
se laveront, s'installeront dans le lit,
tous rang par rang – des enfants naîtront —
quelqu'un doit servir des cuillères.

À la barrière

Je prierais – oui, récemment

J'ai réalisé – la hache n'est pas prête pour la miséricorde,

J'aurais crié – mais couvert ma bouche,

J'aurais des seins – graisse – ne va pas ramasser une dent,

tambourinant aux fenêtres et entre les pluies,

Je mourrais même – désolé pour les grues,

qui les rencontrera – la rue est vide,

à travers les fentes des volets – se mouiller la bouche —

les petits hommes regardent – du coin de l'œil,

essayer l'éternité sur un cadre pourri

effrayé quelqu'un d'autre, oubliant le sien.

regards mâchés lumière blanche, goitre

marche tremblante – yeux qui s'agitent

la vie communautaire, trempée dans les bassins

dans les taches brunes de l'âme, à côté des bottes

comme une tarte détruite du sable,

cuit un gâteau en tirant la langue,

pour que tout soit décent, comme le monde en a l'habitude,

prières par cœur, poèmes pour une bouchée,

courir pendant un demi-litre – laver les péchés

le long du mur sur le banc sous les icônes,

des trous d'épingle dans les pupilles clignent,

par péché sur un tas, par élève pour un mensonge,
à quoi servent les prières, si vous vivez en vain,
la foi baisée, les âmes baisées,
amené à la barrière – museau fourré – le feu!

Cinq murs

tu sais ça fait peur...
pas de solitude
et non parce que le monde est sourd,
à l'aube un troupeau de moineaux
traîné une amère prophétie,

le soleil les hurlait, faux,
le vent a déchiré le rythme en lambeaux,
les mots vides ont fait des histoires de souris,
les rats transformés en sous-sol
vieilles églises en bois
huttes à cinq murs, où le pain
sous les icônes (pas sous les peintures),
croisa son front, mangea l'homme,

puis d'un comptoir non peint
d'une main rugueuse
doucement, prudemment, comme une femme,
étréint les miettes – tout le monde,

faisait-il sombre? oui à la plénitude – sainteté
courant blanchi aux mensonges
tellement pue que les vérités les plus simples
transformé en un tas de pourriture,

frapper la tête d'un phoque
donner un coup de pied à la butte couverte de merde,
Oui, comment aboyer: « Bitches! Va te faire foutre!
ce n'est pas la vie! C'est foutu!"

Le bétail et celui-là rugit d'une larme brûlante,
sentant ta fin inévitable,
pleurant même dans l'épouvantail du jardin,
haillons crucifiés sur la croix,

le rat ne recule jamais,
si tu meurs, il commencera à battre à la poubelle,
qu'est-ce qu'on fait caca
sans résistance dans le bavardage,
se plaindre le long du chemin incliné —
pas là où le berger conduit les brebis,
plouc! non fourni avec paille
avant d'être abattus, le bétail

Autre

écoute – le vent pleure, pleure – pleure,
si amer, sans espoir, si déchirant,
saute à travers les flaques d'eau dans des bottes trouées,
regarde dans les yeux, demande – puis— je?

et je lui fais signe de la tête en silence, comme un enfant
Je me souviens aussi d'avoir harcelé ma mère,
mouillé sur la peau – à la maison et – sur le poêle – pour
se réchauffer,
confortable enveloppé dans un pyjamas épais,

feu derrière la porte dans le trou, fonte,
clin d'œil orange et chaud,
lait chaud moi et Murka
quatre cheveux soudés, c'est dommage,
cette maison a été démolie il y a longtemps, et ma mère
vit maintenant derrière une mince clôture,
je visite rarement – il n'y a pas assez d'espace,
papa s'occupe de la commande.

il est près, après quelques pas,
ment calmement, ne souffle pas dans sa moustache ...
désolé, ordure et salaud votre fille,
ils ont tué celui— là – le bon – l'autre...

Pendant que je vis

En vers – salut et tourment,
Douleur dans les mots,
Parfois la vie est un tel bâtard —
Même monter dans la boucle, même hurler comme un loup,
Oufrotte tes yeux, ou arrache-les —
Mais l’obscurité ne peut pas respirer
À la fin – la vie règle les comptes
Parfois et d’une manière ou d’une autre

Et je roule des yeux
Et l’amplitude est grande
Où j’ai besoin et n’ai pas besoin
Tant que je vis, je vis... pour l’instant

corbeau gris à la poubelle
des bribes de mots et des miettes de lettres

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «Литрес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на Литрес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.